Extrait officiel

L'ÉLÉPHANTE DANS LE FOURGON

BERND BEST

globaltalents.net

© 2026 Bernd Best

Tous droits réservés.

Première édition 2026 · Traduit de l'allemand

Éditeur: globaltalents independent publishing

Globaltalents LLC · globaltalents.net

447 Broadway, 2nd Floor, Suite 703

New York, NY 10013, USA

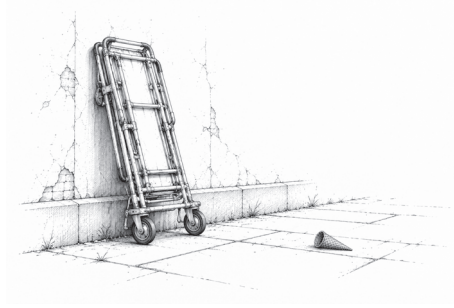
hello@globaltalents.net

Illustrations: Gela Kubicki

Révision: Hansgeorg Schluck

Cette œuvre est une fiction. Les personnages et l'intrigue ont été inventés par l'auteur ; la substance centrale du roman est également fictive.

Fabrication à la demande via: Bookvault



PARTIE UN
LA PRISE

Le Leberkäse va se gâter.

IRINA

CHAPITRE 1
DIMANCHE, 11:23



La mère en surpoids haletait. C'était dimanche, il était 11:23, et elle traînait ses 179 kilos sur les quatre-vingts mètres qui séparaient le centre commercial de son immeuble. Cela faisait déjà un bon moment.

Dehors, c'était l'hiver. Aux arbres nus de la cour pendait encore la glace de la nuit, et là où le soleil n'arrivait pas, elle restait accrochée comme du verre. Cela ne l'avait pas empêchée de manger une glace, une vraie, dans un cornet.

Deux boules. Stracciatella et le nouveau parfum au caramel brûlé. La fille derrière le comptoir ne lui avait pas fait payer la deuxième : Irina s'était plainte du prix si longtemps que la fille avait préféré lui offrir la boule plutôt que d'entendre une phrase de plus. Avec de la chantilly. Une glace sans chantilly n'était pas une glace à ses yeux, mais un affront. Dans sa tête, elle était déjà plus loin, au reste de Leberkäse dans le réfrigérateur, qu'elle mangerait froid, à la main, et au carton de vin entamé à côté, qui serait vide le soir, comme tous les cartons étaient vides le soir.

Au petit déjeuner, elle avait bu ce qui restait du carton de la veille, deux verres, peut-être trois, assez pour que les quatre-vingts mètres lui paraissent une bonne idée. Elle était ivre de cette façon que plus personne ne remarquait chez elle, parce qu'elle l'était toujours : lente, aimable, le visage suivant chaque pas avec un léger retard. Au-dessus, ses cheveux avaient été reteints dans la cuisine, d'un roux carotte qui n'existe pas dans la nature, et depuis des semaines une bande plus claire apparaissait aux racines.

Elle ne remarqua pas la camionnette blanche. C'était un cadeau de sa fille. Pas directement, mais les trois hommes masqués à l'intérieur, l'homme au volant, le médecin avec ses deux chiffres, l'infirmière et le brancard renforcé, toute l'équipe avait été engagée par Zhenia pour aider maman à maigrir. Ceintures bouclées, prêts à rattraper Irina et à la plonger dans un profond sommeil sous sédation, qui durerait des mois.

Au réveil, Irina devait être un mélange de biche maigre, d'Iron Woman et de dernier top model de la fin des années quatre-vingt. C'était le plan, en tout cas.

Ce qu'elle ressentit à cet instant, elle n'aurait pas su le dire. Un seul détail lui resta : elle crut d'abord avoir trébuché. Le sol venait à sa rencontre, et cela l'agaçait, parce qu'à son poids se relever était tout un projet, un événement avec des spectateurs.

Puis les mains furent là. Rien de brutal, c'était cela qui troublait. Elles la saisirent comme des déménageurs un piano de prix, avec précaution, il y avait une facture en jeu. Quatre prises, à gauche, à droite, sous les aisselles, sous les genoux, et le monde bascula à l'horizontale. Au-dessus d'elle, le ciel avait ce gris plat, laiteux, des dimanches d'hiver où personne n'ouvre les rideaux.

Depuis l'arrêt de bus, deux femmes virent ce qu'on peut voir un dimanche à cette heure-là dans cette rue : un véhicule blanc, un brancard, des hommes avec des masques et des gants, une grosse femme tombée en rentrant chez elle. Elles virent une

urgence médicale. L'une dit à l'autre qu'elle marchait mal depuis un moment déjà.

Elle voulut crier. Ce qui sortit fut un gémissement indigné, le bruit d'une personne à qui l'on passe devant à la caisse. L'une des silhouettes dit quelque chose, calmement, presque poliment, mais dans une langue qui n'était pas la sienne et qu'elle n'avait jamais apprise. Irina ne comprenait pas un mot, et c'était pire. On ne peut rien demander dans une langue qu'on ne parle pas. Puis elle sentit le baiser froid de la canule au pli du coude, et son indignation se dissolut comme du sucre dans de l'eau tiède.

Sa dernière pensée claire était absurde, et elle le sut alors même qu'elle lui venait. Elle pensa : Le Leberkäse va se gâter.

LES OCCUPANTS DE LA CAMIONNETTE

Au volant se trouvait un homme que tout le monde, à la maison, appelait simplement l'agent de sécurité, et ce n'était pas faute de mieux, c'était la désignation la plus précise qu'il autorisait. Il conduisait comme si le véhicule était vide.

À l'arrière, entre le brancard et le passage de roue, le médecin regardait deux chiffres sur un petit appareil, la saturation et le pouls, comme s'il s'agissait des deux derniers chiffres au monde. Ses mains étaient celles qui maintenaient cette femme en vie, et tous, dans le véhicule, le savaient.

À côté de lui, l'infirmière tenait la tête de la femme sans que personne le lui ait demandé. Avant le départ, elle lui avait essuyé du pouce un reste de chantilly à la commissure des lèvres. Le médecin l'avait vu et n'avait rien dit. Ce n'était inscrit dans aucun protocole.

Les trois hommes masqués sur la banquette étaient interchangeables et le savaient. Des muscles, du silence, des gants. Les masques venaient de la pharmacie, bleus, à élastiques ; depuis ce printemps-là, personne ne fait plus attention à trois

hommes qui en portent. L'un priait à voix basse, mais personne ne savait qui il priait.

LE TRAJET

D'après la carte, il fallait trois heures et vingt minutes pour aller de l'immeuble à la forêt. Il en fallut quatre, parce que l'agent de sécurité s'arrêta deux fois sur des aires de repos sans que personne descende. Une camionnette blanche qui roule trop lentement quelque part attire moins l'attention qu'une autre qui ne s'arrête pas pendant des heures.

À l'intérieur, cela sentait le désinfectant et le café froid, et plus le trajet durait, plus cela sentait aussi Irina, l'odeur douceâtre et sale d'un corps qui portait depuis des années plus qu'il n'aurait dû, et le vin du matin qui sortait par les pores. Le médecin l'avait senti avant même que le brancard soit dans le véhicule et avait changé un chiffre dans son calcul pour les trois premiers jours. Personne n'en dit rien. Le chauffage était réglé sur deux. L'infirmière l'avait couverte de la couverture de survie, face dorée vers l'intérieur, et le léger froissement de la feuille à chaque cahot resta longtemps le bruit le plus fort dans le véhicule.

Au cent douzième kilomètre, Irina cessa de respirer.

Pas longtemps. Onze secondes, puis la respiration revint, avec un bruit de porte qui claque dans le vent. Le médecin regarda le chiffre, puis l'heure, puis de nouveau le chiffre. Il s'y attendait. C'était dans le dossier, c'était dans le dossier dans les deux pays, et personne n'avait jamais rien fait : depuis des années, cette femme cessait de respirer plusieurs fois par nuit et se réveillait pourtant tous les matins. C'était la raison médicale de tout ce qui suivit, et c'était une bonne raison. C'était ce qu'elle avait de commode.

Cela se produisit encore quatre fois pendant le trajet. À chaque fois, le médecin nota le nombre de secondes.

Dehors, la ville fit place aux champs, les champs aux collines, les collines à une forêt de plus en plus dense et sombre, jusqu'à ce que les cimes se referment au-dessus de la route comme des mains autour d'une bougie. La température passa sous zéro, et la forêt semblait avoir été arrêtée par quelqu'un qui avait oublié de la remettre en marche.

CE QUI ATTENDAIT IRINA

Elle ne manquerait à personne. C'était le calcul, et il était juste.

Aucun animal ne l'attendait. Les animaux ne survivaient pas longtemps près d'Irina. Un matin, elle avait laissé sortir le chat de sa fille et ne l'avait jamais revu ; elle ne l'avait même pas vraiment cherché. Elle avait aspiré le hamster de l'enfant en faisant le ménage. Il était hors de sa cage, et elle trop indolente pour éteindre l'aspirateur.

Ce qui l'attendait, c'étaient des racontars. Une voisine, qui paraissait deux fois plus jeune et avait le double de son âge, s'étonnerait dans trois jours que la grosse d'en face ne se dandine plus jusqu'au centre commercial. Dans une semaine, une autre dirait qu'elle devait être repartie dans l'autre pays, chez sa mère démente, pour l'appartement, on connaissait ça. Dans deux semaines, plus personne ne poserait de questions.

Aucun travail ne l'attendait. Depuis le printemps, elle touchait une pension, accordée après vingt ans de certificats médicaux. De quoi payer l'appartement ou le vin, pas les deux. Pour le reste, elle tricotait, bien, contre des espèces, sans rien déclarer, à des prix qui couvraient la laine et une infime partie des heures. Sa fille comblait le manque. Toutes les quelques semaines, elle recevait à deux heures du matin un message contenant un chiffre.

Sa fille ne poserait pas de questions. À cette heure-là, elle était assise à une table de cuisine dans un autre pays, où elle

était assise depuis une semaine, et savait où était sa mère, au kilomètre près.

Le ramasseur de bouteilles serait le dernier à détourner le regard. C'était son dernier copain, six ans à ramasser des bouteilles près des bancs et, l'été, au bord du lac, lui avec les caisses, elle avec son regard, et le seul qui lui ait jamais donné quelque chose sans présenter de facture : l'argent des bouteilles, tout, en pièces, à chaque fois, et le robinet qui ne gouttait plus, et la porte qui fermait de nouveau. Ce dimanche-là, il s'était tenu près du conteneur dans la cour, avec vue, par l'entrée, sur les quatre-vingts mètres, et avait vu le véhicule blanc, le brancard et les quatre prises ; en vingt ans, il avait vu trois ambulances dans cette cour et savait qu'on y prenait les gens autrement. Mais un ramasseur de bouteilles ne va pas porter plainte. Personne ne lui demande son avis, c'est son métier.